

LA COLLECTION PÉDAGOGIQUE DU FESTIVAL DU FILM D'HISTOIRE DE PESSAC

Dirigée par François Aymé et Julia Pereira

les ciné DOSSIERS

35^e FESTIVAL DU FILM D'HISTOIRE

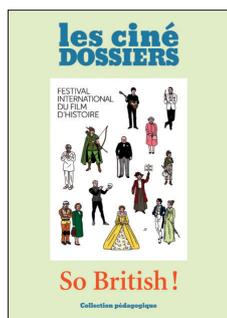
**SECRET
MENSONGE**

PESSAC 18-23 NOVEMBRE 2025

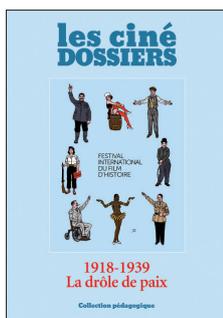
www.cine-dossiers.fr / www.cinema-histoire-pessac.com



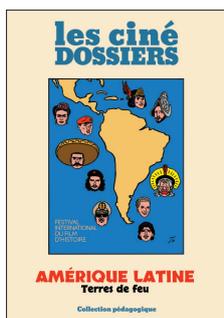
CINÉ-DOSSIERS | COLLECTION PÉDAGOGIQUE



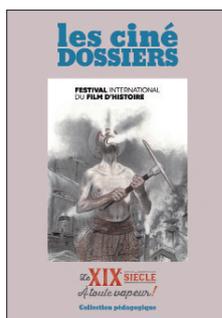
N°1. 2017
SO BRITISH!



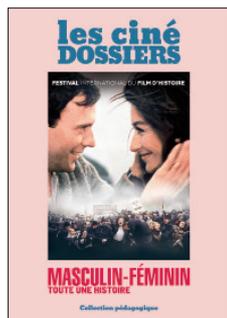
N°2. 2018
1918-1939, LA DRÔLE DE PAIX



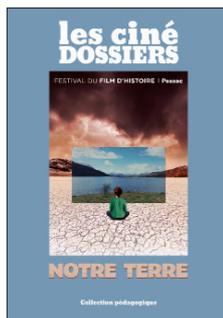
N°3. 2019
AMÉRIQUE LATINE
TERRES DE FEU



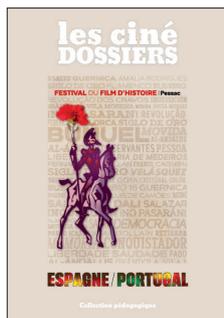
N°4. 2020
LE XIX^e SIECLE
À TOUTE VAPEUR!



N°5. 2022
MASCULIN-FÉMININ,
TOUTE UNE HISTOIRE



N°6. 2023
NOTRE TERRE



N°7. 2024
ESPAGNE/PORTUGAL

35^e ÉDITION **SECRET & MENSONGE**

12 CINÉ-DOSSIERS :

Algérie, sections armes spéciales

François Aymé

Les Algues vertes

Raphaëlle Rambert

Amen.

Patrick Richet

Green Zone

Frédérique Ballion

Imitation Game

Olivier Tournemine

Magdalene Sisters

Jean-François Baillon

Nos frangins

Julia Pereira

Opération Trump, les espions russes à la conquête de l'Amérique

Julia Pereira et Jean-Claude Rasiengas

Propaganda, la fabrique du consentement

Mateusz Panko

Propaganda Kompanien, reporters du III^e Reich

Nicolas Patin

Le Savant, l'imposteur et Staline : comment nourrir le peuple ?

Éric Bonhomme

Snowden

Julia Pereira et Jean-Claude Rasiengas



Genre

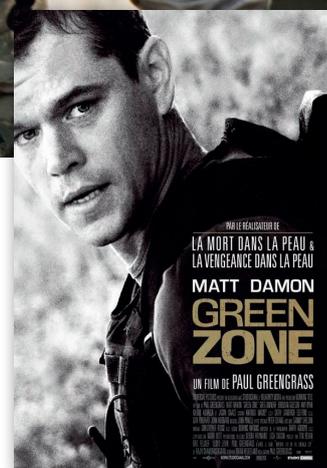
Fiction

Adapté pour les niveaux

À partir de la 2^e

Disciplines concernées

Histoire-Géographie · HGGSP · EMC



Green Zone

Avec **Green Zone**, Paul Greengrass propose une réflexion percutante sur la désinformation comme arme stratégique en temps de guerre, en illustrant comment la manipulation de l'information a permis de justifier l'intervention américaine en Irak.

Pour son septième film, le britannique Paul Greengrass, qui fut lui-même journaliste pour la chaîne britannique ITV, s'est inspiré du livre enquête (*Imperial Life In Emerald City*) de Rajiv Chandrasekaran, ancien correspondant de guerre pour le *Washington Post*. Dans cette adaptation, il s'attèle à suivre les pas de l'adjudant-chef Roy Miller, envoyé en mission avec son unité débusquer les fameuses armes de destruction massives (ADM). Ces mêmes armes qui ont servi de prétexte à l'invasion de l'Irak et à la destitution de Saddam Hussein. Grâce à une approche semi-documentaire (caméra à l'épaule, réalisation nerveuse), le réalisateur nous plonge dans le chaos de la seconde guerre du Golfe (2003-2011). Le spectateur est en immersion dès le premier plan, installant un sentiment d'urgence afin de mieux nous faire ressentir l'impact des mensonges d'État et de la propagande en temps de guerre.

L'histoire est fictive, mais elle s'appuie sur des manipulations politiques avérées de l'administration Bush et dénonce clairement la politique de prétendue sécurité nationale américaine. Une politique menée en réaction aux attentats du 11 septembre 2001, en

contradiction avec les conventions internationales. Le film adopte une structure de thriller conspirationniste où la quête de vérité du protagoniste se heurte à un système orchestré pour cacher la réalité. Le réalisateur utilise les codes et le casting hollywoodiens (le film de guerre avec la star incorruptible ici incarnée par Matt Damon) pour dénoncer les mensonges d'État. Si **Greenzone** est le premier film qui aborde frontalement le thème de l'absence des armes de destruction massive, il s'inscrit dans une solide tradition hollywoodienne de dénonciation des abus de pouvoir, qui confirme toute son attractivité, son efficacité et, ici, sa pertinence historique.

Un film de Paul Greengrass

États-Unis, Grande-Bretagne · 2010 · 1h55

Pendant l'occupation américaine de Bagdad en 2003, l'adjudant-chef Roy Miller et ses hommes ont pour mission de trouver des armes de destruction massive censées être stockées dans le désert iraquien. Ballotés d'un site piégé à un autre, les militaires découvrent rapidement une importante machination qui modifie le but de leur mission...

Scénario Brian Helgeland, d'après le livre de Rajiv Chandrasekaran
Image Barry Ackroyd
Montage Christopher Rouse – **Avec Matt Damon** (Roy Miller), **Brendan Gleeson** (Martin Brown), **Greg Kinnear** (Clark Poundstone), **Amy Ryan** (Lawrie Dayne)...

La question du mensonge en politique aux États-Unis

DU WATERGATE À LA DEUXIÈME GUERRE D'IRAK (2003)

L'histoire politique américaine depuis 1945 a été marquée par de nombreux scandales liés à des mensonges politiques. Le 13 juin 1971, le *New York Times* publie les *Pentagon Papers*. Daniel Ellsberg, analyste de la RAND Corporation, fait fuiter 7 000 documents secrets appartenant au Pentagone et les remet au journaliste Neil Sheehan. Commandés par le gouvernement Johnson, ces documents retracent le processus décisionnel et l'implication politique et militaire des États-Unis notamment dans le déclenchement de la guerre au Vietnam. L'affaire provoque un immense retentissement et sera à l'origine d'un texte célèbre d'Hannah Arendt, « Du mensonge en politique » paru le 18 novembre 1971 dans le *New York Times*. L'année suivante éclate une affaire de cambriolage et d'espionnage dans les locaux du Parti démocrate dans l'immeuble du Watergate à Washington. L'enquête de deux journalistes, Bob Woodward et Carl Bernstein, du *Washington Post* entraîne la démission du président Nixon en 1974 et laisse une impression délétère de suspicion envers les autorités jusqu'à la fin des années soixante-dix. En 1998, la présidence Clinton est ébranlée par un scandale d'adultère. Le président niera devant la nation entière cette liaison extraconjugale avant de se rétracter devant un grand jury. Il est menacé d'*impeachment* et de destitution.

Dans le tumulte de l'après 11 septembre, l'administration Bush enclenche une grande guerre contre Al Qaïda et le terrorisme international, avec l'invasion de l'Afghanistan dès le mois d'octobre 2001. Influencé par son entourage néoconservateur (Donald Rumsfeld, Dick Cheney, Paul Wolfowitz), le président américain dans sa traque contre Ben Laden cible le régime de Saddam Hussein. Si certains affirment que le plan d'invasion de l'Irak était prêt dès la fin septembre 2001, le président George W. Bush souhaite aussi « terminer le travail » que son père n'a pas achevé dix ans plus tôt avec la Guerre du Golfe (1990-1991). Dans son premier discours sur l'État de l'Union, en janvier 2002, il qualifie l'Irak (avec l'Iran et la Corée du Nord) d'« Axe du mal », pays qui seraient complices du terrorisme international : « Les États comme ceux-là, et leurs alliés terroristes, constituent un axe du mal, s'armant pour menacer la paix du monde. »

Le 1^{er} Juin 2002, le président américain annonce devant l'école militaire de West Point la mise en application d'une nouvelle stratégie américaine de sécurité. Il met fin à la politique d'endiguement (doctrine du *containment*) domi-

nante pendant la Guerre Froide qui consistait à « contenir » et dissuader les ennemis des États-Unis. Avec les attentats, la guerre contre le terrorisme est déclarée et pour arriver à ses fins, il introduit le concept de frappes préventives. Il s'agit désormais d'empêcher que les menaces se matérialisent en déclenchant contre des ennemis potentiels des « actions préventives » : « Nous devons porter la bataille chez l'ennemi, détruire ses plans et affronter les pires menaces avant qu'elles n'apparaissent. » L'administration Bush soutient que l'Irak représente une menace imminente en raison de l'existence d'un prétendu arsenal d'armes de destruction massive (chimiques, biologiques et nucléaires). Un discours martelé face à une opinion publique peu convaincue jusque dans l'hémicycle des Nations Unis durant lequel il affirme détenir des preuves de l'existence d'un programme d'ADM devant le conseil de sécurité, le 12 septembre 2002 [1].

Derrière ces allégations, l'objectif est un changement de régime destiné à faire partir Saddam Hussein, selon une logique de dominos simpliste : le renversement du dictateur et l'instauration de la démocratie ouvrirait la voie à la démocratisation d'autres États dans la région. Des motivations économiques liées à l'accès au pétrole irakien pour les compagnies américaines et britanniques sont aussi au cœur des manipulations étatiques. À cet égard, le dernier plan du film en témoigne lorsque la caméra de Greengrass s'élève dans les airs révélant les installations pétrolifères à la lisière de Bagdad. Malgré la mise en place d'inspections sous l'égide de l'ONU, les dirigeants américains vont s'évertuer à prouver l'existence d'un programme irakien d'armes chimiques. À l'image du 5 février 2003, jour où le secrétaire d'État Colin Powell, affirme détenir les preuves de la présence supposée d'ADM et d'armes bactériologiques en Irak. Un mensonge qu'il justifie avec des photos prises par satellites montrant des « laboratoires mobiles » cachant des sites de fabrication d'armes de destruction massives, des renseignements d'un transfuge irakien (nom de code Curveball) révélant des liens entre Saddam Hussein et Ben Laden. Il ira jusqu'à brandir une fiole contenant de l'anthrax [2], maladie infectieuse, pour appuyer ses dires. Tous les moyens sont mis en œuvre pour justifier la nécessité et l'imminence d'une invasion de l'Irak. Le 20 mars 2003, une coalition menée par les États-Unis et des pays alliés comme le Royaume-Uni, l'Italie et l'Espagne déclenche l'opération « Liberté irakienne », sans l'aval de l'ONU et au mépris de toutes les conventions internationales.

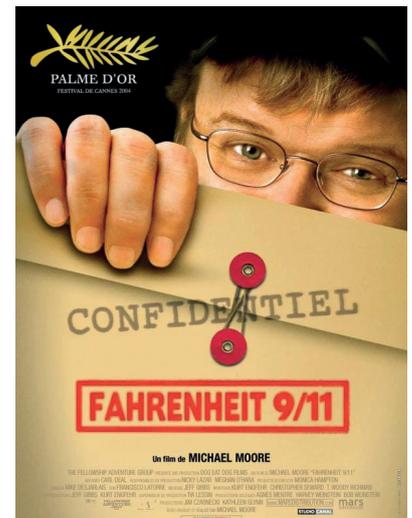


La Guerre d'Irak dans le cinéma américain

Juste après le 11 septembre, règne un climat de prudence à Hollywood. Alors que la guerre en Afghanistan est enclenchée par l'administration, la sortie de certains films sera différée. Les images spectaculaires sont proscrites. Cinéastes et producteurs s'alignent sur la volonté politique de promouvoir une vision morale et respectueuse des institutions. Le documentaire de Michael Moore **Fahrenheit 9/11**, couronné de la Palme d'or à Cannes en 2004, est le premier film américain qui traite des mensonges de l'administration Bush pour justifier l'invasion de l'Irak en 2003. Un pamphlet qui dénonce les manipulations de l'administration Bush de l'élection présidentielle controversée en passant par la traque de Ben Laden à la guerre en Irak. Il révèle notamment comment la mainmise sur le pétrole irakien a principalement motivé l'entrée en guerre. D'autres films n'hésiteront pas à s'attaquer aux discours officiels tout en dénonçant le conflit. **Dans la vallée d'Elah** (2007), de Paul Haggis, raconte la quête effrénée d'un père (Tommy Lee Jones) pour connaître les raisons de la mort violente de son fils, engagé en Irak. Le personnage se heurte à une hiérarchie militaire de plus

en plus hostile au fur et à mesure que l'enquête avance et finit par se resserrer sur elle. Le système de valeurs de ce père, entièrement bâti sur les valeurs patriotiques et viriles, se dissout. Le film, porté par des acteurs politisés, comme Tommy Lee Jones, fervent démocrate, et Susan Sarandon, qui s'est positionnée ouvertement contre la guerre en Irak, prend une dimension antimilitariste évidente. Le film se termine sur l'image de ce père hissant symboliquement et solennellement un drapeau américain renversé. Le conflit est souvent représenté à travers les yeux d'un petit groupe de combattants soumis jour après jour à la réalité du quotidien comme dans **Redacted** (2007) de Brian de Palma et **Démineurs** (2008) de Kathryn Bigelow. Le premier, inspiré de faits réels, raconte le viol et le meurtre d'une adolescente irakienne, exaction suivie de l'exécution de toute sa famille par une poignée de soldats américains. Mis en scène avec une multitude de régimes d'images venant de sources variées : les images vidéo filmées par les militaires alternent avec celles des caméras de surveillance, ou d'images postées sur Internet, le film brouille les frontières entre fiction et

réalité, entre mensonge et vérité et questionne le contrôle et la manipulation des faits par les médias en temps de guerre. Le deuxième suit, avec une esthétique quasi-documentaire, le quotidien de désamorçeurs de bombes en Irak, à la fois héroïques et fanatiques. La critique porte surtout sur le système qui produit ces hommes dépendants à la violence, pour qui le danger est devenu le moyen ultime de se sentir vivant au milieu de la désolation et des ruines.



Paul Greengrass, cinéaste politique

PORTRAIT

PAUL GREENGRASS est un journaliste, réalisateur, scénariste et producteur de cinéma britannique né le 13 août 1955 à Cheam en Angleterre. Après des études universitaires à Cambridge, Paul Greengrass devient journaliste pour la télévision. Il commence ainsi sa carrière de réalisateur en travaillant comme reporter pour l'émission d'actualité britannique « World in Action » pour lequel il réalise des documentaires. Cette expérience lui permet de se frotter au monde réel : « Ça m'a donné la mesure du grand drame turbulent de la planète. » Et va profondément marquer sa future carrière de cinéaste et sa mise en scène. Elle souligne déjà son obsession, très journalistique : rapporter les faits. Son passage à la fiction se fait à l'aube des années 90. En 1989, il tourne ses premiers longs métrages, souvent basés sur des faits réels, comme **Resurrected** (1989). **Open fire** (1994) ou **The One That Got Away**

(1996). Il obtient la reconnaissance internationale avec **Bloody Sunday** en 2001 dans lequel il aborde les événements tragiques du 30 janvier 1972 à Derry, en Irlande du Nord. Véritable choc esthétique et politique, le film reçoit l'Ours d'Or à Berlin en 2002.

Greengrass en donne une vision nouvelle. Il organise le tournage comme un documentaire s'appuyant sur de nombreux témoignages pour nourrir le scénario. Il plonge les spectateurs dans l'enfer de cette journée sanglante de janvier 1972 prenant en compte les points de vue de tous les participants qu'ils soient manifestants, membres de l'I.R.A., commandos de parachutistes, soldats britanniques ou hommes politiques. Intéressés par son style nerveux, souvent caméra à l'épaule et quasi-documentaire, les producteurs de la saga **Jason Bourne** lui confient alors la réalisation du deuxième opus de **La Mort**

dans la peau (2004). Il en tournera deux autres **La Vengeance dans la peau** en 2007 et **Jason Bourne** en 2016. Il importe alors son style documentaire dans le film d'action. La personnalité et le style de Paul Greengrass ont profondément marqué la saga **Jason Bourne**, née au cinéma sous l'ère paranoïaque de Bush. Les caméras sont portées à l'épaule et les décadrages intempestifs fréquents donnant l'impression au spectateur d'être au plus près du héros.



Une multiplicité de point de vue sur le conflit



ROY MILLER, L'ÉLECTRON LIBRE CONTRE LA PENSÉE DOMINANTE [1]

Miller est un adjudant-chef de l'armée américaine (*US Army*), à la tête d'une unité envoyée en Irak pour inspecter les sites où des ADM ont été localisées. C'est un soldat efficace et compétent qui va chercher la vérité au péril de sa carrière, et même au péril de sa vie : « *Je suis venu sauver des vies et trouver des ADM. J'ai trouvé que dalle et je veux savoir pourquoi* ». Il est le seul personnage qui interroge la fiabilité des renseignements et veut obtenir des réponses à ses interrogations. Symboliquement, il enlève son uniforme de l'armée quand il commence à collaborer avec Martin Brown de la CIA. Comme Jason Bourne, c'est un homme solitaire et lucide dans sa quête de la vérité, le film raconte son éducation à la compréhension des véritables enjeux de l'occupation américaine et son émancipation de la pensée dominante. Cet électron libre devient le révélateur de la dislocation fondamentale du pacte de confiance entre le gouvernement et les gouvernés. Rien ne le détourne de sa volonté de démasquer les mensonges, pas même les tentatives de corruption de Clark Poundstone qui lui propose un travail « plus permanent » en échange de son silence.

FREDDY OU LE PEUPLE IRAKIEN MANIPULÉ ET IMPUISSANT [2]

Interprété par Khalid Abdalla, Freddy est un ancien combattant de la guerre avec l'Iran au cours de laquelle il a perdu sa jambe. Il représente cette population irakienne manipulée par des puissances étrangères et otage d'un conflit qui les

dépasse. Il devient une source locale fiable pour Miller lorsqu'il le renseigne sur une réunion clandestine de hauts gradés irakiens, proches de Saddam. Il déclare à plusieurs reprises vouloir « *aider son pays* » et va coopérer avec Miller dans son enquête lui servant de traducteur. Il est partagé entre le refus d'une occupation américaine et le rejet de l'ancien régime. Ce personnage qui aspire à la vérité et à la justice pour son pays, abat le général Al Rawi, seul détenteur de la vérité sur les ADM. Son acte, suivi d'un silence brutal, alors que Miller le tient en joug, souligne le drame du peuple irakien. Piégé entre des forces contradictoires, il devient lui-même un acteur involontaire du maintien de l'ambiguïté. L'ironie est ici frappante : en cherchant à se venger de ceux qui ont détruit son pays, Freddy empêche paradoxalement la révélation des mensonges américains.

CLARK POUNDSTONE, L'APPAREIL DE PROPAGANDE GOUVERNEMENTAL [3]

Greg Kinnear campe un bureaucrate du Pentagone, calculateur, détaché et froid. Il représente l'appareil de propagande gouvernemental, un gouvernement prêt à manipuler la réalité pour imposer sa vision du monde et cacher la vérité. Il reflète la position des néo-conservateurs dans leur folie idéaliste de vouloir refaire un pays à leur image et contre ses habitants. C'est son service qui met en avant les fausses informations sur les ADM après une rencontre secrète avec le général Al Rawi en Jordanie. On apprend qu'il a menti puisque Al Rawi avoue à Miller qu'en matière d'ADM, l'Irak a tout démantelé après 1991. Même acculé, il

s'enfonce dans ses certitudes (« *On fait un truc bien ici. On va reconstruire ce pays. Le monde nous regarde* ») quitte à mettre au pouvoir un dirigeant fantôme, Ahmed Zubaïdi, exilé pendant 30 ans (« *C'est notre meilleur atout pour une démocratie stable* »).

MARTIN BROWN, L'AGENT PRAGMATIQUE ET RÉALISTE [4]

Interprété par Brendan Gleeson, Brown est un agent de la CIA, un dur à cuir, vétéran du Moyen Orient, naïf pour certains, désillusionné pour d'autres. C'est un personnage clairvoyant sur les réelles conséquences de l'occupation américaine sur l'Irak (« *En démantelant ce pays, dans six mois c'est la guerre civile* » / « *Il n'y pas de réponses faciles ici, seulement des choix difficiles* »). Il va aider Miller dans sa quête grâce à son expertise et ses renseignements. Il prône une posture pragmatique (*realpolitik*). Face à une situation politiquement ingérable, la meilleure des solutions est de négocier avec les Irakiens. En réaliste, il propose de faire appel à l'armée irakienne « *les divisions ethniques de ce pays en font une poudrière. Saddam parti, seule l'armée maintiendra l'ordre. Les militaires voudront une place dans le nouvel Irak* ». Et s'oppose à Poundstone au sujet de Zubaïdi : « *On ne peut pas confier un pays à un exilé inconnu et à des stagiaires de Washington* ».

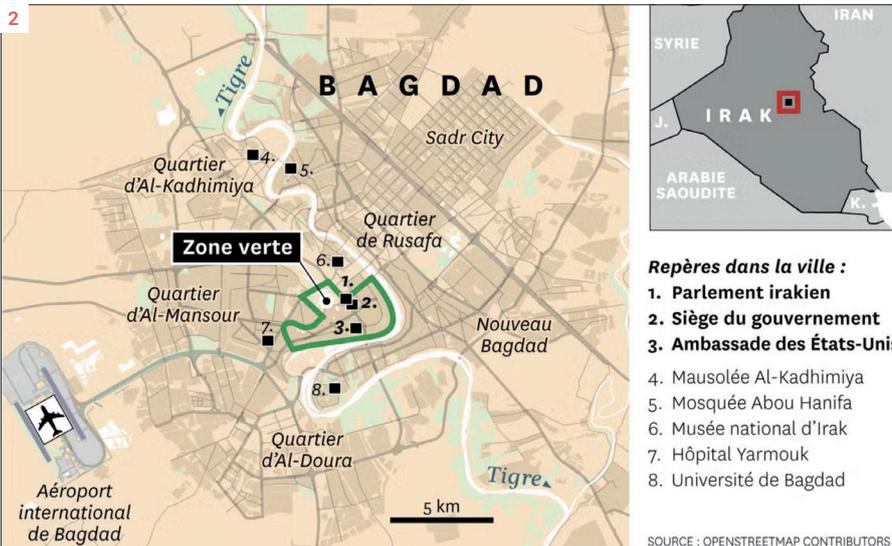
La « Green Zone », une enclave ultrasécurisée au milieu du chaos



La **GREEN ZONE** est l'espace ultra-sécurisé, le lieu de l'état-major de la coalition. Situé dans l'ancien Palais présidentiel, c'est le centre du nouveau pouvoir là où se tiennent les réunions entre les représentants des trois principaux groupes ethniques : kurdes, chiïtes et sunnites. C'est aussi un lieu insouciance où trônent piscine, palmiers et meubles de luxe [1]. Derrière de hauts grillages, dans cette minuscule oasis [2], les Américains rêvent de fabriquer la démocratie et regardent les discours victorieux du président Bush tout en se congratulant. Un lieu qui concentre le cœur de

la stratégie impérialiste des États-Unis, permettant à ses entreprises de piller les richesses du pays, et d'alimenter la colère des Irakiens tant le décalage avec le reste du pays est alarmant. Tout autour se trouve la **RED ZONE**, zone des civils irakiens. La ville de Bagdad est en proie au chaos de la guerre cristallisant le fossé entre les discours américains et la réalité du terrain. Des sirènes retentissent, des bombes explosent, la ville est à feu et à sang, exsangue [3]. Les bâtiments sont pillés, les routes sont bloquées, les Irakiens hurlent et la tension est palpable avec les soldats américains.

On aperçoit certains irakiens en colère sous un soleil de plomb, en manque d'eau avec leurs bidons vides, envahissant le cadre. Les mouvements de caméras saccadés, rapides et le montage accéléré renforcent ce sentiment de pression constante. Enfin, le camp de prisonniers est baigné d'une ambiance sombre et angoissante. Derrière les barbelés, les détenus sont enchaînés, cagoulés et torturés pendant que les hauts parleurs diffusent des messages de propagande : « Aidez-nous à faire avancer l'Irak vers un avenir meilleur. Coopérez avec nous, votre famille et votre pays. »



· **Mettre en perspective** les indices des mensonges dans le film, à travers les situations et les dialogues. Dès les premières séquences, lorsqu'il se rend dans un entrepôt à Diwaniya, le commandant Miller a en sa possession un document officiel : « *Le Renseignement soupçonne des agents neurotoxiques et des missiles à charge chimiques* ». Après inspection, le site est vide. Mais l'armée fait la sourde oreille et préfère élaborer un plan media à servir à la presse internationale.

· **Examiner** les réactions de la hiérarchie et des soldats face à la faillite des services de renseignement. Les nombreuses questions que posent Miller remettent en cause la fiabilité des sources et le décalage entre les renseignements fournis et ce qu'il découvre sur le terrain : « *Les informations sont fausses, les sites sont vides.* » « *Est-on sûr que les informations sont fiables ? Quelle est la source ?* ». Il interpelle ses supérieurs qui restent inflexibles : « *Les informations sont bonnes. Votre travail est d'obéir, ne vous préoccupez pas de cela.* » D'autres soldats préfèrent ne pas poser de questions, face à Miller et ses interrogations, l'un d'eux, Wilkins répond : « *On essaie de bosser, de survivre. Les raisons, on s'en fiche.* »

Jason Bourne en Irak

Les deux personnages Roy Miller et Jason Bourne partagent des similitudes. Matt Damon est également l'acteur principal de la trilogie Bourne. Adapté de l'œuvre de Robert Ludlum, ces films racontent l'histoire d'un ancien tueur formé par la CIA souffrant d'amnésie, qui se retrouve traqué par les services secrets américains. Au centre de cette

trilogie, le motif de la déconnexion entre ceux qui gouvernent et le peuple américain domine avec un personnage qui constitue un « exemple de désobéissance civique aux dirigeants assoiffés de sang ». Bourne comme Miller est un personnage en quête de vérité, un citoyen américain en prise avec les dérives de son propre pays.

Une histoire fictive adaptée de faits réels

Le scénario adapté de Brian Helgeland, s'appuie sur des personnages et faits réels qui touche à des manipulations politiques avérées de l'administration Bush faisant écho à la réalité.

Les luttes bureaucratiques ont bien eu lieu et ont eu de réelles conséquences sur le terrain. Elles sont présentes dans le film à travers les dissensions entre les personnages de Martin Brown (responsable de la CIA) et Clark Poundstone (membre du Pentagone) notamment au sujet d'Ahmed Zubaidi, exilé de retour en Irak dans l'espoir d'y jouer un rôle politique de premier plan. En réalité, les Américains vont instaurer, après la chute du régime un gouvernement militaire provisoire. Cette autorité provisoire de la coalition est dirigée par un administrateur Paul Bremer [1], qui a inspiré le personnage de Clark Poundstone. Une de ses premières mesures sera de démobiler l'armée irakienne. C'est une des décisions les plus controversées prise par les États-Unis laissant des milliers de personnes avec une expérience militaire rejoindre l'insurrection. La conférence de presse organisée à la hâte par Poundstone pour devancer les potentielles révélations en témoigne.

De même, la source Magellan présentée dans le film comme le général irakien Al

Rawi est inspirée de l'informateur Curveball, transfuge irakien qui a avoué avoir menti sur les ADM. Alors que les services de renseignement américains n'ont pas eu de contact direct avec Curveball, ils l'ont cependant utilisé comme facteur essentiel dans leur justification de l'intervention. À noter que la date à laquelle Al Rawi et Poundstone se rencontrent à Amman en Jordanie est le 5 février 2003, le jour où Colin Powell a présenté les preuves de l'existence d'ADM devant l'ONU.

Enfin, le personnage de Lawrie Dayne (Amy Ryan) [2], la journaliste du *Wall Street Journal* met en évidence le rôle fondamental de l'ensemble de la presse américaine et britannique dans la diffusion des mensonges de l'administration Bush participant à la préparation de l'invasion en Irak. Elle est inspirée de Judith Miller du *New York Times* [3], qui a relayé sans discernement les fausses informations fournies par le gouvernement américain. Notons que le héros du film en quête de vérité porte le même patronyme « Miller » que celle qui fut à l'origine de la diffusion des mensonges. Entre 2001 et 2003, elle va signer une série d'articles visant à prouver la présence d'ADM en Irak. Cette journaliste, paradoxalement auréolée du Prix

Pullitzer en 2001 pour ses enquêtes sur Al Qaïda et Ben Laden, a entretenu des liens troubles avec certains agents de la CIA ainsi qu'avec l'entourage néo-conservateur de l'administration Bush. Le *New York Times* mettra fin à son contrat en 2005 à la suite d'un nouveau scandale, le Plamegate. En cause, des révélations faites à quelques journalistes dont Judith Miller par des membres de l'administration Bush dévoilant l'identité d'un agent secret de la CIA, Valerie Plame. Cette divulgation était destinée à déstabiliser son mari, le diplomate Joseph Wilson qui avait démenti la tentative d'achat d'uranium au Niger par l'Irak mettant à mal l'accusation américaine contre Saddam Hussein. Son rôle de « passeuse d'informations » à des fins politiques fut ainsi confirmé.



3

Paul Bremer s'adresse aux médias à son arrivée à l'aéroport de Bagdad le 12 mai 2003.



1



2

LE DISCOURS DE GEORGE W. BUSH

Analyser le discours sur l'état de l'Union prononcé par G. W. Bush, le 29 janvier 2002 (extraits en français sur cine-dossiers.fr ou en VO cf. références), repérer les affirmations non fondées et reprises sans vérification par les médias.

RESPONSABILITÉ DES MÉDIAS ET DES JOURNALISTES

Comment les journalistes ont-ils été influencés par le contexte post-11 septembre ?

Analyser comment les médias ont été

submergés par les images et les discours patriotiques, au détriment de la distance critique. On pourra proposer la lecture de témoignages de journalistes (telle qu'Amy Goodman, journaliste d'investigation américaine indépendante qui a dénoncé la collusion entre médias et pouvoir politique) et d'analyses (Maya Kandel, historienne, spécialiste de la politique étrangère américaine, et chercheuse associée à l'Université Sorbonne Nouvelle ; Karine Prémont, politologue et enseignante universitaire canadienne).

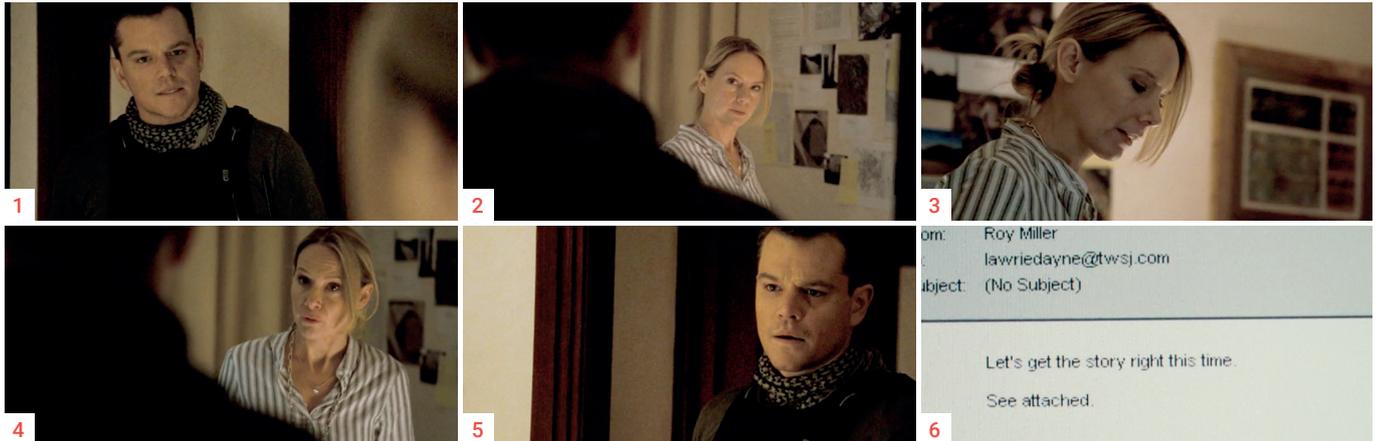
· **Proposer** une lecture guidée d'extraits

de l'article intitulé « U.S. says Hussein intensifies quest for a-bomb parts » (Les États-Unis disent que Hussein intensifie sa quête de pièces de bombe atomique), coécrit par Judith Miller et Michael R. Gordon (8 septembre 2002 – cf. cine-dossiers.fr). **Identifier** les sources citées et les formulations floues (« des experts américains » « des responsables anonymes »).

· **Comparer** avec un article critique publié après la guerre (ex. : *The Washington Post* ou *The Guardian*) et repérer les différences de ton, de sources, de méthode.

Débusquer les mensonges

SÉQUENCE-CLÉ [01:00:19 À 01:04:35]



La séquence est une confrontation entre Roy Miller et la journaliste Lawrie Dayne. Il souhaite lui parler de Magellan et lui exposer les incohérences des renseignements relayés dans ses articles. Contrairement au reste du film, la caméra est posée avec des plans en champ/contre champ. L'analyse de la position de deux personnages dans le cadre est intéressante, à la façon dont ils se partagent l'ombre et la lumière. La posture statique de Miller dans la pénombre se tenant dans l'entrebâillement de la porte [1] s'oppose aux allers-retours en pleine lumière que la journaliste ne cesse de faire dans le cadre soulignant sa nervosité [2]. Les rôles sont inversés puisque c'est le militaire qui est appelé à désobéir afin de trouver des réponses quand la journaliste, aveuglée par ses certitudes, apparaît sur la défensive. Tandis que Miller lui expose les réalités constatées sur le terrain et l'absence d'ADM, lui assénant : « Comment quelqu'un comme vous écrit des contrevérités ? Dites-moi. » La prise de conscience soudaine de la journaliste sur son propre rôle dans la désinformation est révélée par un plan en contre-plongée suivi d'un silence [3]. Puis le champ/contre champ reprend [4-5] et la journaliste finit par lui avouer les circonstances et le lieu de la rencontre entre un haut responsable américain et le général Al Rawi. Dans son argumentaire, la journaliste évoque avoir eu affaire à un « intermédiaire fiable » dont elle ne veut pas révéler l'identité et fini par avouer avoir reçu le coup de fil d'un « haut responsable à Washington ». Ce procédé est analysé par Arnaud Mercier comme « une opération de blanchiment d'informations classique dans les procédés d'intoxication » consistant à ce qu'un

journaliste se fasse livrer des informations confidentielles par des sources officielles mais anonymes. Les politiques peuvent ainsi rebondir sur ces exclusivités qu'ils prennent pour argent comptant. Pour le chercheur, « le cas de Judith Miller est révélateur de la mise en place aux États-Unis, avec la professionnalisation des techniques, du *spin doctoring*, singulièrement dans l'administration Bush, d'un double circuit de blanchiment de l'information sale, information à usage politique que les conseillers distillent de façon parcimonieuse et ciblée auprès de quelques journalistes tout heureux de se retrouver en « une » de leur journal, grâce à des « scoops » qu'on leur sert en échange d'un regard peu critique sur la valeur de ce qui leur est donné. » Cette séquence constitue un moment de bascule puisqu'elle amorce le début des révélations et la mise au jour de la fabrication d'une fake news, pratique devenue aujourd'hui monnaie courante.

Véritable joute verbale entre les deux personnages, elle illustre la façon dont le réalisateur met en scène la falsification des faits dans une véritable guerre de l'information où la vérité et les mensonges s'affrontent sans que Greengrass ne propose de résolution claire à la fin du film. La fin ouverte laisse le spectateur s'interroger sur la réelle portée de la mise au jour des mensonges étatiques. Miller envoie son rapport à Lawrie [6] ainsi qu'à toute la presse américaine tandis que Poundstone lui lance : « À quoi bon Miller ? Qui va vous écouter ? ». La plupart des journaux américains feront leur *mea culpa* constatant leur échec à résister à la propagande gouvernementale et réaliseront par la suite d'excellents reportages sur ces événements.

Le rôle des médias

Depuis les années 30, les médias et la presse ont longtemps été au cinéma et dans la société américaine un contre-pouvoir, qui dénonçait les méfaits du système. Hollywood a longtemps célébré cette presse libre et non corrompue qualifiée de « quatrième pouvoir » par Hannah Arendt : de l'enquête de deux journalistes du *Washington Post* dans **Les Hommes du président** (1976) à l'équipe d'investigation sur les scandales sexuels au sein de l'église du *Boston Globe* dans **Spotlight** (2015) en passant par le héros traqué Joseph Turner des **Trois jours du Condor** (1975) qui se tourne vers le *New York Times* pour révéler un complot de la CIA. Les bureaux du *Washington Post* apparaissent dans les années 1970 comme le dernier bastion de la démocratie américaine et l'unique lieu de vérité. Ici, ce même journal, le *Washington Post*, devient un outil stratégique de désinformation. La journaliste est à l'origine des informations publiées et non-vérfiées données par la source Magellan. Elle a passé un deal avec Clark Poundstone : l'exclusivité contre l'anonymat de la source. En plus d'être complice du mensonge organisé, Lawrie Dayne assiste passivement au désastre annoncé, cantonnée dans la **Green Zone**, et en toute connaissance de cause puisqu'elle déclare à Poundstone : « Je risque ma réputation avec ces articles ».



Bibliographie

Ouvrages

· **Hannah Arendt**, *Du mensonge à la violence. Essais de politique contemporaine*, Paris, Calmann-Lévy, 2006, [1969]. Quatre essais qui sont autant de méditations sur la politique et la condition de l'homme dans le monde contemporain. Dans le premier, *Du mensonge en politique*, Hannah Arendt tire la leçon des documents du Pentagone, révélés en 1971 par la presse américaine. Allant à l'essentiel, elle examine sans pitié l'accumulation de mensonges officiels, d'obstination dans l'erreur, voire de naïveté qui a conduit les États-Unis à l'échec au Vietnam.

Articles

· **Arnaud Mercier**, « Judith Miller ou le blanchiment de l'information sale... », *Les Cahiers du journalisme* n°16, automne 2006. Un article passionnant sur le cas de la très controversée journaliste du *New York Times*, Judith Miller.

· **Michel Ciment**, « Entretien avec Paul Greengrass. Matt, c'est moi », *Positif* n°590, avril 2010, pp.19-24. Un entretien fleuve mené par Michel Ciment avec le réalisateur sur la genèse de son film *Green Zone*. Précédé de la critique du film : Adrien Gombeaud, « Green Zone. La Chute de Bagdad », *Positif* n° 590, avril 2010, pp.17-18.

Filmographie

· **The One That Got Away** de Paul Greengrass, 1996. Un téléfilm réalisé par Paul Greengrass avec Paul McGann. Il est basé sur le livre du même nom de Chris Ryan, publié en 1995, racontant l'histoire vraie d'une patrouille du Special Air Service pendant la guerre du Golfe en 1991.

· **Fahrenheit 9/11** de Michael Moore, États-Unis, 2004. Ce documentaire s'attaque de plein fouet aux problèmes brûlants de l'Amérique. La caméra de Michael Moore filme avec scepticisme le Président George W. Bush et ses propres conseillers dénonçant notamment les méfaits du *Patriot Act* et les souffrances provoquées par la guerre en Irak.

· **Dans la vallée d'Elah** de Paul Haggins, États-Unis, 2007. De retour d'Irak pour sa première permission, Mike Deerfield disparaît mystérieusement et est signalé comme déserteur. Son père, Hank – un ancien membre de la Police Militaire – et sa mère Joan se lancent à sa recherche avec le concours d'Emily Sanders, officier de police de la juridiction du Nouveau-Mexique où Mike a été aperçu pour la dernière fois.

· **Redacted** de Brian de Palma, États-Unis, 2008. Une histoire fictive inspirée de faits réels. Ce faux documentaire se concentre sur un petit groupe de soldats américains en garnison à un poste de contrôle en Irak.

· **Démineurs** de Kathryn Bigelow, États-Unis, 2008. Les exploits d'une unité de déminage américaine de

nos jours à Bagdad. Forcés de jouer à un dangereux jeu de piste, ils se retrouvent au cœur d'une ville où chaque immeuble peut cacher un *sniper* et où chaque objet peut être piégé...

· **Homeland – Irak année zéro** d'Abbas Fahdel, France-Irak, 2015. Composé de deux parties, le réalisateur nous plonge dans le quotidien de sa famille pendant deux ans peu avant la chute de Saddam Hussein puis au lendemain de l'invasion américaine de 2003. Il saisit le basculement de l'Irak, de la dictature au chaos engendré par l'invasion américaine. Si la volonté artistique est d'amener le spectateur à entrer dans l'intimité des Irakiens battant en brèche les clichés occidentaux sur le monde arabe, le documentaire est une charge virulente contre l'occupation étasunienne et ses conséquences désastreuses pour la population locale.

Ressources en ligne

· <https://georgewbush-whitehouse.archives.gov> Site web officiel de la Maison Blanche sous la présidence de George W. Bush. Présenté comme matériel historique, « figé dans le temps », le site n'est plus mis à jour et les liens vers des sites externes et certaines pages internes ne fonctionnent plus. Néanmoins, il permet d'accéder à différentes archives, notamment le discours du 29 janvier 2002.

Articles

· www.radiofrance.fr/franceculture

Bertrand Gallicher, « En 2003, la France a tout tenté pour empêcher la guerre en Irak », publié le 20 mars 2023.

Vingt ans après l'invasion américaine en Irak, l'ancien conseiller diplomatique de Jacques Chirac, Maurice Gourdauld-Montagne, estime que la France a eu du courage en s'opposant au conflit décidé par les États-Unis. Selon lui, cette guerre marque la fin de l'orgueil des Occidentaux.

· <https://cqegheiuval.com>

Chloé Daelman et Simon Desplanque, « Les représentations de la guerre en Irak à l'écran : un engagement géopolitique contesté ». En analysant les différents films produits depuis 2003 sur l'intervention américaine en Irak, cet article cherche à étudier la manière dont l'opinion publique US perçoit les tenants et les aboutissants de cette guerre mal comprise.

· www.iletaitunefoislecinema.com

Ariane Allard, « Rencontre avec Paul Greengrass ». Entretien pour la sortie du film en salles.

Podcasts

· www.radiofrance.fr/franceinter

« Affaires sensibles », épisode *Fahrenheit 9/11 : docu choc et palme d'or*, diffusé le 17 mai 2022. Fabrice Drouelle raconte l'histoire d'un film documentaire choc au succès planétaire : *Fahrenheit 9/11* de Michael Moore.

cine-dossiers.fr

D'autres dossiers qui croisent les mêmes thématiques sont disponibles sur le site des Ciné-dossiers :

· **Bloody Sunday**

Ciné-dossier rédigé

par **Frédérique Ballion**, spécialiste des États-Unis et docteure en sciences politiques.

Coordination éditoriale :

François Aymé et **Julia Pereira**.